





# CLICHY



VINCENT JOLIT

# CLICHY

roman

Éditions de La Martinière

ISBN 978-2-7324-6027-7

© 2013, Éditions de La Martinière  
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France  
Connectez-vous sur :  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)  
Dépôt légal : août 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Dispensaire



Clichy, à cette époque, on ne sait pas trop ce que c'est. Plus vraiment la campagne, pas encore Paris. Une ville poisseuse, grise et humide, ivrogne. Déjà l'endroit où la capitale déverse ses déchets et ses indésirables. Une ambiance coups de couteau et verres cassés. Le spectacle est assuré par les clochards, les prostituées et les tuberculeux. La plupart cumulent tous ces statuts. Une atmosphère maladies de pauvre. Des ouvriers pliés en deux croisent de grosses dames chargées d'enfants. Elles semblent avoir cinquante ans alors qu'elles n'en ont que trente. Tableau d'une misère sociale qui n'est que trop connue. Mais ce n'est quand même pas Zola, on y a des ambitions, à Clichy, on construit.

Le 10, rue Fanny, premiers jours de 1929. Le bâtiment en lui-même n'a rien d'impressionnant. Un étage et demi seulement, avec une avancée que crée une terrasse carrée clôturée de balustrades. C'est la seule fantaisie. Et encore. Le toit est des plus classiques : tuiles, cheminées, deux petites tours qui ne sont rien d'autre que des pièces, peut-être de simples débarras ou réserves surplombant naïvement l'ensemble. Sans mur d'enceinte, les fenêtres donnent

sur la rue, pavée, boueuse, large par-delà le trottoir. D'autres s'ouvrent sur le jardin. C'est plus agréable.

On y entre par un portail, solide mais modeste. En fer, c'est inévitable, d'environ trois mètres de haut pour un mètre quatre-vingts de large. Solide mais modeste, donc. La maison du gardien, miniature haussmannienne, y est accolée et surveille minéralement les allées et venues, protège le jardin avec l'aide pratique mais discutable d'un petit mur, unique rempart de l'édifice, à peine une barrière concurrençant le déjà peu reluisant portail. Bref, on y entre.

Les architectes ont tout misé sur le square servant à la fois d'appât et de paillason au bâtiment. Fleurs diverses, arbres variés. Des bancs pour les visiteurs ou les patients en attente. Un maigre bac à sable. Le jardin donne confiance, apaise, c'est peut-être le seul coin de verdure de la ville. Une oasis. Parce qu'avec ses faux airs de clinique, le dispensaire se veut un lieu accueillant.



En fait, le 10, rue Fanny ne ressemble pas du tout à ça. Rien à voir. Un des biographes consulté a fait erreur. Il utilise les propos erronés d'Henri Mahé, un témoin, qui insiste sur le jardin : « Les architectes avaient imaginé un joli petit square comme cadre au dispensaire, plantant de jeunes arbres, variant amoureusement les espèces, plaçant des bancs confortables pour les mamans et les vieux bagoteurs, créant des parcs de sable fin pour les enfants. » Aucun jardin

rue Fanny. Il y a confusion. Le jardin, il se trouve à l'hôpital Gouïn, lui aussi faisant office de dispensaire à la même époque, mais situé à quelques rues de là. On peut comprendre l'erreur ou le désir de mythifier, tant le 10, rue Fanny est un lieu assez moche, enfin disons plutôt sobre, sur lequel il y a peu à dire, architecturalement parlant : bloc de briques d'un étage où, seul intérêt – et encore, en ce qui nous concerne –, on peut lire, incrustées à ses deux extrémités, les inscriptions suivantes : « Dispensaire des spécialités » et « Hygiène sociale ». Reprenons.



Le 10, rue Fanny, premiers jours de 1929. Ouverture. Le bâtiment se veut un lieu accueillant, plus enclin à l'assistance sociale qu'à la médecine. Enfin, on y distille quand même une médecine collective thérapeutique qui s'oppose à celle de l'hôpital presque entièrement diagnostique. On ne comprend pas très bien ce que ça signifie, mais c'est ce qu'affirme une partie des docteurs qui y travaillent et s'ébrouent dans les couloirs parmi les infirmières portant un voile. Apparemment, des médecins aux velléités humanistes. Chacun sa petite spécialité : qui les grossesses, qui les sanguinolents, qui les syphilitiques. D<sup>r</sup> Gozlan, D<sup>r</sup> Howyan, D<sup>r</sup> Pecker, D<sup>r</sup> Medioni... Les strictes blouses blanches, avec cravate pour les hommes, sans pour les femmes, disparaissent, happées par les guenilles. C'est un ballet foutraque, non chorégraphié. Une danse du pansement que coordonne de loin le

patron, Gregor Ichok. C'est son dispensaire. Immense bonhomme au teint de cire et à la neurasthénie contagieuse, raide, taiseux, moustache et large front, Ichok n'est pas trop aimé ici, notamment parce qu'il renvoie le petit personnel sur des coups de tête et se montre ambigu avec les infirmières – le sang chaud des pays de l'Est. C'est ce qu'on dit, mais il n'est pas impossible d'envisager que ses origines étrangères n'aient influé négativement sur sa cote de popularité. Toujours est-il que ce n'est pas un drôle, ça non. Après, pour le reste, on n'est sûr de rien. Mais bon, il développe quand même quelques maniaqueries et exige par exemple qu'on l'appelle « Monsieur le médecin-chef ». Une question d'autorité et de respect à laquelle tout le monde se plie. Ceci étant dit, c'est quelqu'un de... « Cher confrère ! » Ah oui, c'est vrai, tout le monde s'y plie, sauf Louis.



– Hum... Oui... bon, bon... Toussez un peu... hum... De ce côté-là, ça va... C'est juste du derrière que vous êtes malade... La chtouille, n'est-ce pas, pas de surprise... Je vais vous donner quelque chose, si vous y tenez... Mais ça suffira pas... Faut que vous changiez vos habitudes question popo... Pas d'amour sans précaution ! Ou alors par-derrrière ! Bon, ça va, ça va... Vous pouvez y aller... Mais attention, hein... Attention aux autres maladies, n'est-ce pas, et aux enfants... Du popo propre. Attentif !

Pouilleux comme ses malades, tricots mangés par les mites – « Faut bien qu’elles bouffent ! » –, un peu bohème, Louis ne prescrit guère, préfère conseiller. On le surnomme « Pas de café, pas de vin », parce qu’il assiste et recommande plus qu’il ne soigne. La médecine collective thérapeutique qui s’oppose à celle de l’hôpital presque entièrement diagnostique, c’est de lui. On comprend un peu mieux du coup. À propos de Louis, nous savons beaucoup de choses, il faut faire le tri, conserver ce qui nous intéresse. Il entre au dispensaire le 1<sup>er</sup> janvier 1929 et y exerce une vacation quotidienne de 17 h à 18 h 30 pour 2 000 francs. Il assure les consultations de médecine générale et de maladies vénériennes. Femmes enceintes, infirmes, ouvriers mal en point, gamines à deux doigts de la prostitution. Lui, toujours gai et indulgent, toujours souriant et gentil, appliquant son bon sens davantage que sa médecine. C’est un hygiéniste. Tout passe par là, l’hygiène. En tout cas, il soigne, malgré ses allures de clochard.

S’il n’y a rien de probant à signaler concernant ses relations avec ses collègues, ça coince avec Ichok, qu’il se refuse, nous le savons, à appeler « Monsieur le médecin-chef ». En fait, entre eux, c’est carrément la guerre. Louis ne digère pas qu’on lui ait préféré ce Juif pour diriger le dispensaire. D’origine lituanienne, Ichok a passé ses examens à Paris et a obtenu un diplôme d’État avant même de devenir français, ce qui, faut bien le reconnaître, n’était pas très légal. Du coup, on peut être surpris de sa nomination à la tête du dispensaire dès son ouverture à la toute

fin de l'année 1928. Il n'en faut pas plus à Louis qui se dit victime d'un passe-droit. Et comme Ichok n'exerce pas, se contente de diriger, ça n'arrange rien, l'ambiance au dispensaire est tendue tendue. Chacun – Louis surtout – y va de sa petite dénonciation, de son petit complot. D'autant que l'un comme l'autre souffrent d'un fort sentiment de persécution. Si Ichok nourrit à l'égard de Louis un solide mépris, solide au point qu'il ne juge pas nécessaire d'en rajouter, Louis de son côté s'en donne à cœur joie et répète à qui veut l'entendre que le patron est un espion du Parti communiste à la solde de plusieurs nations et que, s'il est là, c'est à cause de ses appuis politiques. Et aussi parce qu'il est juif.

S'il est possible de subodorer que ses fonctions de conseiller technique au ministère de la Santé publique et de professeur à l'Institut statistique de Paris ont joué en sa faveur pour obtenir la direction du 10, rue Fanny, on est à peu près sûr qu'Ichok, bien qu'étant de gauche, n'appartenait pas à la Tchéka. Pour ce qui est du poids de sa judéité dans tout ça, alors là, on n'en sait rien, on ne va pas spéculer, il avait peu d'amis de toute façon, tous juifs et de qualité, oui, comme Marc Chagall, mais, convenons-en, cela ne suffit pas à rendre crédible la propagande développée par Louis. En même temps, Ichok, toujours tourmenté, toujours sombre, toujours la gueule constipée, c'est vrai qu'il intrigue et suscitera la curiosité jusqu'à la fin : tranquillement attablé à la terrasse d'un café le 10 janvier 1940, il avale une ampoule de cyanure prise

au dispensaire, alors que les Allemands sont encore loin de Paris. On ne comprend pas trop.



C'est dans cette atmosphère de bataille rangée que Louis débute *Voyage au bout de la nuit*. Petite marche arrière : en 1926, employé par la Société des Nations entre New York et Genève, Louis écrit une pièce en trois actes, *L'Église*. Ce n'est pas très bon. Le théâtre, c'est comme tout, c'est un métier, et Louis n'a jamais eu de talent particulier pour l'écriture théâtrale. Aucune réelle ambition non plus, puisque la pièce a été écrite pour se moquer de la SDN, comme ça, en passant. Ce n'était pas folichon et personne n'en a voulu. On comprend. Mais, tout de même, *L'Église* fait figure d'ébauche pour le *Voyage* car, guerre mise à part, on y retrouve les grands événements du roman. Ainsi, le jour où Louis décide de se mettre à écrire le *Voyage*, il a déjà un frêle squelette à sa disposition, il ne part pas de rien.



Le *Voyage*, il s'y met furieusement, entre deux patients, noircit des feuilles qu'il jette pour la plupart, des feuilles que les femmes de ménage retrouvent, étonnées, le lendemain dans les corbeilles, mêlées aux seringues et aux mouchoirs souillés. S'il écrit, c'est parce qu'*Hôtel du Nord* d'Eugène Dabit fait un tabac et que Louis se verrait bien gagner un peu

plus d'argent, si ce n'est une certaine notoriété. Pour l'instant, on n'en est pas là et, lorsqu'il ne travaille pas à son bureau, chez lui, c'est bien dans l'effervescence du dispensaire qu'il rédige les premières pages du *Voyage au bout de la nuit*.

Le 25 octobre 1929, la Bourse de New York s'effondre et déclenche une crise sans précédent aux États-Unis, comme ailleurs dans le monde. La France ne semble pas très touchée, du moins pour le moment. Louis dit qu'elle ne perd rien pour attendre, la France, que l'horreur avance à petits pas.

En décembre, Louis tombe malade : entérite contagieuse qui se traduit, outre l'habituel cortège de rejets corporels en tous genres, par une très forte fièvre qui le cloue au lit. C'est son collègue, le D<sup>r</sup> Gozlan, un Juif, qui le soigne comme un frère. Puis, comme ça va mieux, Louis sollicite les subventions de la Société des Nations, la mal-aimée, pour quelques « voyages d'étude » dans le nord de l'Europe. Enfin, il voyage et on doit le remplacer au dispensaire. La tâche incombe au D<sup>r</sup> Howyan, une Juive arménienne qui, des années plus tard, se plaindra d'avoir été dénoncée par Louis. Ceci étant dit à titre informatif.

Le 29 décembre 1929, le gouvernement français vote la construction d'une ligne fortifiée que l'on nommera ligne Maginot. Pour l'instant, personne n'en rigole.

Près d'une année s'écoule.



Sur elle, infiniment peu de choses nous sont parvenues. Elle n'a pas d'histoire et, pour ainsi dire, n'existe presque pas. En l'absence de souvenirs et de témoignages, en l'absence de traces nettes, perceptibles et abondantes, seule l'écriture est susceptible de lui donner une réalité. Alors essayons.

Aimée est née à Clichy le 16 octobre 1905, au 1, impasse du Landy. Fille de Guillaume Le Corre et de Louise Le Boucher, épouse Le Corre, deux Bretons installés à Clichy pour aider la France à devenir majoritairement citadine. Ses parents possédaient le même second prénom, Marie, ce qui intriguait beaucoup Aimée lorsqu'elle était enfant et faisait également un peu honte à son père, surtout au travail. Boucher de son état, il avait entraîné sa jeune épouse loin de la Bretagne pour s'installer à Clichy en 1901. Marre des crêpes et du chou. La périphérie parisienne semblait proposer un plus grand nombre d'opportunités en matière de découpage de viande. Il fut employé aux abattoirs de La Villette où il se rendait chaque nuit à pied, à bicyclette ou, à l'occasion, en carriole. Lorsqu'il rentrait après son travail, Aimée et sa mère devaient prendre garde à ne faire aucun bruit pour qu'il puisse se reposer de son dur labeur. Un après-midi, Aimée cassa un verre dans la cuisine et le réveilla. Sans qu'aucun mot ne soit prononcé, la fureur de son regard lui fit comprendre qu'une telle chose ne devait plus jamais se reproduire. À partir de ce jour, le silence écrasa la maison. Aimée n'osait plus bouger, terrorisée par l'éventualité d'une nouvelle et sonore démonstration des lois de la pesanteur.

De temps en temps, la mère, saisie de pitié, prenait de son temps pour amener Aimée au parc afin qu'elle puisse, loin de la sacro-sainte sieste paternelle, se mouvoir et s'exprimer sans épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Mais ces sorties n'avaient que peu d'effet. Aimée restait près de sa mère, silencieuse, éteinte, ne jetant que distraitement un regard sur les autres enfants qui eux, happés par le bruit, ne cessaient de crier. Aimée ne criait pas. Aimée tendait à disparaître.

Elle adorait sa mère, mais celle-ci ne possédait tout de même pas l'exclusivité de ses sentiments. Elle aimait aussi son père, mais c'était différent, limité, parcimonieusement distribué. Elle s'adaptait puisque l'affection qu'elle lui portait dépendait de ce qu'il lui permettait d'exprimer, à savoir peu, juste ce qui était nécessaire pour que les conventions soient respectées. En revanche, les sentiments que lui portait sa mère étaient bien plus explicites. Positivement explicites. Ne pouvant pas avoir d'autre enfant, Louise Le Corre chérissait Aimée et la couvrait de marques de tendresse. Néanmoins, pudeur oblige, cette affection, qui paraissait infinie, ne se manifestait que dans l'intimité. Ou, pour être plus juste, en tête à tête. Peut-être craignait-elle que son amour pour sa fille ne fût jaloué et que quelqu'un ne vint le lui retirer ? Aussi le gardait-elle secret, à l'abri des regards, pouvant même se montrer froide envers l'enfant dès lors qu'elle croisait un tiers. Et il en allait de même à la maison où Louise se contentait de tenir son rôle de mère dans une posture quasi administrative. De ce fait,

il était bien difficile pour Aimée de comprendre cette mère aimante et paranoïaque, ce qui, forcément, eut des incidences sur sa personnalité. Extrême pudeur, perpétuel besoin d'être en confiance dans ses rapports avec autrui, aspiration maniaque à l'équilibre.

Matériellement, Aimée ne manquait de rien, n'a jamais manqué de rien. C'est souvent ce qui est dit des enfants de pauvres. Ceux des riches désirent plus et sont ainsi exposés à la déception. Aimée désirait peu et n'a donc pas été déçue. Elle était habillée proprement. Elle était nourrie. Souvent des patates, un peu de viande, mais guère. Une orange à Noël. Aimée a eu une enfance très 1900. Bien élevée, polie, devant se plier à des règles et des valeurs qu'il lui était intellectuellement impossible de discuter. Des valeurs qu'elle conserva. Alors peut-être n'était-ce pas à l'époque une question de compétence intellectuelle, peut-être avait-elle déjà compris, assimilé le bien-fondé de son éducation. Même si elle en avait été capable, même si elle avait eu les moyens de se révolter, elle ne l'aurait certainement pas fait, elle aurait suivi sagement les directives parentales. Aimée était sage. Elle parlait peu, ne faisait aucun caprice, écoutait et se pliait de bonne grâce. Elle était ce qu'avaient fait d'elle ses parents, Guillaume et Louise Le Corre, Bretons échoués à Clichy à la recherche d'un abattoir, échoués à Clichy loin de la culture du chou. Et pourtant, du chou, ils en mangeaient toujours, comme les patates, ils mangeaient ce qu'ils avaient fui, le chou, la paysannerie. Et le XIX<sup>e</sup> siècle. Loin de Saint-Brieuc, loin de Saint-Schen. Les parents

d'Aimée continuaient à être bretons, même à Clichy. Ils avaient voulu changer, discuter leur norme à eux, mais il n'y avait rien à faire. Ils mangeaient du chou parce qu'ils en avaient toujours mangé, parce que même s'ils avaient décidé de ne plus être paysans pour devenir citadins, ils ne pouvaient se défaire de leurs habitudes. Née à Clichy, Aimée pouvait peut-être espérer autre chose.

Boucher, le père d'Aimée n'en était pas moins rêveur. Ça n'empêche pas. En sortant de sa sieste ou avant le souper, assis dans son fauteuil, il pensait beaucoup, rarement jusqu'à la migraine, mais quand même. Aimée n'a jamais su à quoi il pensait. Sa mère non plus ne savait pas, sauf qu'elle, elle ne cherchait pas à savoir, elle n'y faisait pas attention, préférait se concentrer sur ses casseroles, ou alors elle savait et ne jugeait pas opportun d'en parler. Aimée questionnait son père. À quoi tu penses ? Papa, à quoi tu penses ? Mais à rien, à rien, disait-il, laisse-moi maintenant, je suis fatigué, et il lui tournait le dos ou lui faisait signe de déguerpir, mais jamais méchamment. Peut-être qu'il ne pensait vraiment à rien. Aimée n'a jamais su. Sa mère lui soutenait qu'il ne pensait à rien, qu'il était fatigué, c'est vrai, mais elle qui s'escrimait toute la journée, elle n'était pas fatiguée peut-être, ça lui plairait à elle aussi de ne penser à rien. Quel luxe ! Et toi ? Moi ? Oui, toi avec tes questions, tu penses à quoi ? À rien, Maman. Leurs soirées se passaient ainsi. Chacun se défendait de penser à quelque chose.

Aimée ne conserva aucun souvenir de la grande crue de la Seine. En 1910, elle avait cinq ans. Aucun



